

Bretonneau et sa légende *

Emile ARON **

Bretonneau mourut à Passy le 18 février 1862. Le 7 mai, lors du retour de ses cendres en sa province natale qu'il avait honorée et à laquelle il était resté fidèle toute sa longue existence, la population tourangelle lui réserva de grandioses funérailles, suivant un cérémonial minutieusement réglé par Armand Trousseau, son disciple préféré. Au cimetière de Saint-Cyr-sur-Loire où il fut inhumé, Jean-Baptiste Bouillaud, Président de l'Académie de médecine, s'écria : « Pierre Bretonneau s'était acquis une si grande renommée qu'on aurait pu, comme à Boerhaave, lui écrire de la contrée la plus reculée : A Pierre Bretonneau, en Europe. »

En vérité, le « médecin de Tours » était considéré à cette époque, peut-être plus à l'étranger qu'en son pays, comme le plus éminent représentant de la pensée médicale. Mais dans notre Panthéon, cet homme d'exception, provincial, original, passionné de science, insensible aux titres et aux honneurs, n'était pas voué pour la postérité. Dans la dernière note que nous possédons de lui, il écrit à un de ses confrères : « Accordez quelque confiance à un homme qui a mieux aimé chercher longtemps et assidûment la vérité que de se hâter de la divulguer avec fracas. »

Nous présentons à la Société française d'histoire de la médecine la biographie de ce grand médecin que nous venons de publier : *Bretonneau, le médecin de Tours* (1). Dans ce bref propos, nous n'insisterons pas sur son œuvre considérable qui permet de le considérer comme le père de la médecine contemporaine. Dans le fatras nosologique des fièvres, il a décrit la diphtérie, reliant l'angine maligne au croup ; il a individualisé, après de remarquables confrontations épidémiologiques et anatomo-cliniques, la dothinentérie (malencontreusement baptisée ensuite fièvre typhoïde par Louis) ; il a apporté à la thérapeutique une importante contribution : « Si tout ce qu'il

* Communication présentée à la séance du 23 février 1980 de la Société française d'histoire de la médecine.

** Professeur de Clinique médicale, Centre hospitalier Bretonneau, 37000 Tours.

a fait ou trouvé d'utile, soit en médecine, soit en horticulture, était écrit, la science aurait de lui de nombreux volumes », affirma son élève Velpeau en citant tous les domaines où il dirigea le flambeau de l'observation pour distinguer, suivant sa devise, « entre le fait et l'opinion ». Mais dans l'histoire de la médecine, son nom reste attaché à la doctrine de la spécificité qui fut, écrit René Dubos (2), « le moteur le plus puissant des progrès de la médecine au cours du siècle dernier ».

Pour suivre pas à pas la vie de Bretonneau, il suffit de se conformer à l'enseignement d'Alexis de Tocqueville, client puis ami de Bretonneau, qui s'installa en Touraine en 1853, pour puiser dans les riches Archives du département d'Indre-et-Loire les éléments de son ouvrage sur *L'Ancien Régime et la Révolution*. L'historien ne doit pas recourir aux sources dites « narratives », mais se limiter aux informations recueillies sur des documents. La récolte est abondante pour le biographe du médecin de Tours, si on consulte les documents d'archives locales et surtout cette exceptionnelle correspondance que Bretonneau entretenait avec ses élèves et ses amis. En suivant cette méthode, on chasse aisément les erreurs et les légendes colportées et on côtoie le plus possible la vérité. La biographie de nos contemporains sera délicate à établir puisqu'ils ne s'écrivent plus et correspondent par voie téléphonique. L'analyse de leurs « mémoires » éventuels sera décevante, puisqu'en règle générale, ils ne se reconnaissent ni faiblesse, ni erreur, ni échec !

La biographie de Bretonneau doit beaucoup à un érudit médecin tourangeau, Paul Triaire, qui fut Vice-président de notre Société et publia, en 1892, la *Correspondance de Bretonneau* en deux volumes (5). La biographie qu'il inscrivit en tête de ce travail fut établie d'après les documents et les souvenirs que lui confia Sophie Bretonneau, la seconde femme du médecin de Tours, devenue comtesse Clary. Bretonneau, qui savait si bien « distinguer entre le fait et l'opinion » — et braver l'opinion — avait épousé, à 78 ans, cette ravissante nièce de Moreau de Tours, âgée de 19 ans. Elle ne vécut avec lui que ses six dernières années et, trente années après, les souvenirs avaient probablement perdu de leur précision. Il est regrettable que Triaire se soit contenté de cette biographie-fiction, car elle fut fidèlement calquée dans toutes les études postérieures à son œuvre. La si riche personnalité du médecin de Tours ne nécessitait pas « de mêler le merveilleux aux actions humaines pour rendre l'histoire plus vénérable », comme le conseille Tite-Live.

La naissance de Bretonneau n'a pas échappé à la légende : « Bretonneau est bien né à Saint-Georges-sur-Cher, raconte le professeur Raoul Mercier (3), mais quand les Bretonniens iront, comme ils se le proposent, apposer une plaque sur sa maison natale*, ils ne recueilleront que des sourires narquois : un vieux paysan m'a en effet confié que Bretonneau est né aux vignes, où sa mère a été prise des douleurs de l'enfantement. » Le témoignage de l'ancien du village, 158 ans après l'événement, ne mérite guère créance et on conçoit

* Cette plaque fut apposée par mes soins à l'occasion des Journées Bretonneau, le 18 février 1962.

mal que Mme Elisabeth Bretonneau, femme d'un chirurgien renommé, soit allée sarcler sa vigne de la Molleterie le jour de son accouchement. Pareille fable est attribuée à la mère de Descartes qui aurait donné le jour au futur grand philosophe sur le talus du pré Falot, à la limite de la Touraine et du Poitou, conciliant ainsi les revendications natales de ces deux provinces. L'acte de baptême de Pierre-Fidèle, du 4 avril 1778, conservé dans les registres de la mairie de Saint-Georges-sur-Cher, ne mentionne pas le lieu de naissance, suivant l'usage de cette époque. Mais la présence à son baptême, le lendemain de sa naissance, de parents venus de loin, témoigne que la date de la délivrance avait été exactement prévue.

Un autre conte de fée présente Pierre-Fidèle comme un enfant de la balle dont l'éducation fut négligée par un père insouciant et qui dut sa culture et ses études à la bienveillance charitable de Mme Dupin, la ravissante châtelaine de Chenonceaux. Henri Mondor (4), s'inspirant fidèlement de la biographie de Triaire, écrit : « Avant d'être confié, vers neuf à dix ans, au curé de Vallière, il n'est qu'un petit garçon de grand air à qui son père, maître chirurgien, n'a point songé, par insouciance ou par rousseauisme, à apprendre la lecture. Jamais Bretonneau n'oublia que l'une des corrections du terrible précepteur lui valut à la fois d'avoir une oreille déchirée et de savoir redouter les fureurs des hommes. » En réalité, Pierre-Fidèle était le descendant de huit générations de médecins ayant exercé avec distinction l'art de guérir depuis trois siècles. Son père, comme l'avait été son grand-père, était appointé par les châtelains de Chenonceaux pour donner des soins gratuits aux pauvres des quatre paroisses du ressort de la châtellenie. Sa mère était la fille de François Lecomte, notaire royal à Vallières-les-Grandes. C'est au foyer familial que fut remarquablement instruit ce fils docile, profondément attaché à ses parents et d'une brillante intelligence. Quant à son oncle, l'abbé François Lecomte, il était à cette époque curé d'Esves-le-Moutier, commune assez éloignée de Chenonceaux, où il ne vint habiter qu'à la Révolution. Personnage sympathique et original, il fit de son neveu affectionné son héritier. Par ailleurs, Mme Dupin ne joua pas le grand rôle que la plupart des narrateurs lui prêtent. Ce n'est que le 11 septembre 1792 (Bretonneau avait 14 ans et demi) qu'elle vint s'installer définitivement à Chenonceaux, en compagnie de sa gouvernante, Marie-Thérèse Adam. Elle y mourut 7 ans plus tard, à l'âge de 92 ans. On ne peut donc affirmer, comme Charles de Sourdeval (6) et de nombreux biographes, que Mme Dupin « l'envoya à Paris pour y étudier la médecine, le recommanda aux célébrités du temps et le logea chez une demoiselle Adam, sur les bons offices de laquelle elle pouvait compter ».

Pierre-Fidèle Bretonneau n'était pas béotien et ne peut être considéré comme un autodidacte ! Son éducation littéraire, sa correspondance en témoigne, comme les souvenirs de ses amis, en particulier le comte de Ville-neuve, fut très poussée. Il fut un latiniste distingué, lisant à livre ouvert ses poètes favoris, Martial et Horace, vivant dans le commerce enrichissant des grands auteurs classiques du XVII^e siècle, connaissant parfaitement l'anglais et l'italien.

A peine âgé de 17 ans, le jury du district de Carimont (Saint-Aignan) le désigna pour suivre, en janvier 1795, les cours de l'École de santé de Paris qui vient d'être créée. Au près de ses camarades, qui comptèrent parmi l'élite de la science française, il exerça un vif ascendant. Il fréquenta la Société médicale d'émulation et à 20 ans, en 1798, il publia dans ses *Mémoires* une traduction du livre de Mascagni sur les vaisseaux lymphatiques paru en latin, nouvelle et éclatante preuve qu'il « n'était pas totalement dépourvu de culture ».

Il ne logea pas à Paris chez Marie-Thérèse Adam qui était à Chenonceaux ! Un arrêt de ses études en 1799, pour raison de santé, coïncida avec le décès de Mme Dupin et il repartit cette fois dans la capitale avec Marie-Thérèse, qui y avait hérité d'un immeuble. Bretonneau avait déjà satisfait aux trois examens qui lui conféraient le titre d'Officier de santé. Il brigua le doctorat en médecine, mais il eut au cours d'un examen sur la botanique, où grande était sa compétence, une discussion très vive avec un membre du jury qui s'opposa à son admission. On a accusé à tort Alexis Boyer, professeur de chirurgie d'une haute conscience et d'une grande bonté, de ne pas avoir été d'accord avec Bretonneau sur « l'épicarpe, l'endocarpe et le sarcocarpe des fruits ». Les professeurs d'histoire naturelle étaient alors Peyrille et Richard. Cette injustice fut reconnue par toute l'École de santé. Mais Bretonneau, outré, et qui considérait que « la pièce la plus importante d'un homme n'est ni son savoir, ni son talent, mais son caractère », décida de retourner près de ses chers parents et de s'installer comme Officier de santé à Chenonceaux. Avant son retour, il se maria le 18 mai 1801. Pierre-Fidèle avait 23 ans, Marie-Thérèse 46. Elle était grande, blonde aux yeux bleus, spirituelle et cultivée. Mondor suppose « qu'il l'épousa par distraction, par gratitude ou par douceur d'assentiment ». Mais sa correspondance témoigne d'une parfaite union, tissée d'amour, de tendresse et d'affection.

Pendant ce séjour rural de 14 ans, qui fut pour lui providentiel, cet homme génial et dynamique, qualifié de « modeste Officier de santé », de « petit médecin de campagne » ou de « trésor enfoui dans un obscur village », va au contraire faire preuve d'une surprenante activité, se révélant un étonnant bricoleur, capable de tout faire à la perfection, de tout comprendre, de modifier ou d'inventer. Viticulteur, horticulteur, apiculteur, fabricant de thermomètres, d'allumettes ou de tubes capillaires, il mène de pair la rude vie de médecin, parcourant à cheval de jour et de nuit de nombreuses lieues. Mais c'est un homme pensant qui chemine ainsi, apparaissant rêveur ou distrait. Avec son coup d'œil de jardinier et son solide bon sens de campagnard, il est en train de concevoir les principaux éléments de ses futures découvertes. Sa nomination de médecin-chef de l'Hôpital de Tours, en 1815, lui permettra d'apporter à ses observations l'indispensable appoint de la rigueur anatomo-clinique et de créer une école prestigieuse qui exerça une influence primordiale sur l'évolution de la médecine.

BIBLIOGRAPHIE

1. ARON E. — *Bretonneau, le médecin de Tours*. 1 vol., 320 p. C.L.D. édit., 37170 Chambray-lès-Tours.
2. DUBOS R. — *L'homme et l'adaptation au milieu*. Payot édit., 1973.
3. MERCIER R. — *Le monde médical de Touraine sous la Révolution*. Tours, Arrault édit., 1936.
4. MONDOR H. — *Grands médecins presque tous*. Corrèa édit., Paris, 1942.
5. TRIAIRE P. — *Bretonneau et ses correspondants*. Félix Alcan édit., Paris, 1892, 2 vol.
6. SOURDEVAL Ch. — *Annales de la Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département d'Indre-et-Loire*, 1863, 1-25.

